

BULLETIN CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Anīs al-Hūrī al Maḳḍīsī الحديث العربي في العالم الادبية في العالم (A. Czapkiewicz), p. 353 — Mansoor M., English-Arabic Dictionary of Political, Diplomatic and Conference Terms, (M. Kowalska), p. 354 — Irağ Afşār, Fehrest-e maḳālāt-e fārsī (F. Machalski), p. 356 — D. S. Kommissarov, Očerki sovremennoy persidskoy prozy (F. Machalski), p. 356 — X. G. Korogly, Persidskie posłowicy i pogoworki (W. Skalmowski), p. 358 — S. A. Wolf, Grosses Wörterbuch der Zigeunersprache (T. Pobożniak), p. 359 — Johann Knobloch, Romāni-Texte aus dem Burgenland (T. Pobożniak), p. 362 — G. C. Miles, A ninth century hoard of dirhems found at Suza, (A. Kmietowicz), p. 365 — A. Czapkiewicz, T. Lewicki, S. Nosek, M. Opozda-Czapkiewicz, Skarb dirhemów arabskich z Czechowa (F. Kmietowicz), p. 373 — M. Czapkiewicz, F. Kmietowicz, Skarb monet arabskich z okolic Drohiczyzna nad Bugiem (S. Kubiak) p. 377 — J. Aquilina, Papers in Maltese Linguistics (H. Jędrus), p. 381.

CORRESPONDENCE

Mayer A. Halévy, Quelques observations en marge des „Folia Orientalia“ p. 385.

TADEUSZ LEWICKI

ÉCRIVAINS ARABES DU SIÈCLE IX^e AU XVI^e, TRAITANT DE L'AMBRE JAUNE DE LA BALTIQUE ET DE SON IMPORTATION EN PAYS ARABES

Ce serait une erreur de croire, comme le font certains chercheurs, que le rôle joué dans le commerce mondial par l'ambre jaune balte expirait avec la chute de Rome, principal consommateur de ce produit du Nord, dans l'antiquité. Par contre, il y a tout lieu de croire que l'ambre jaune n'a pas cessé d'être recherché, au Moyen Âge, par le midi de l'Europe. En effet, un document en rapport avec Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, parle d'une quantité considérable d'ambre jaune envoyée en Italie septentrionale du pays des Aestes, c'est-à-dire des Prusses au début du VI^e siècle¹. Il résulte assez clairement de cette information que la route qui reliait les côtes succinifères de la Sambie prussienne aux emporiums de l'Italie du Nord, à l'époque romaine, et qui traversait les territoires de la Pologne et de la Moravie actuelle, ainsi que celui de la Pannonie, survécut à la chute de Rome, à la période orageuse de la migration des peuples, et fut pratiqué au moins jusqu'au début du VI^e siècle, sinon plus longtemps encore. Il est donc plus que probable que c'est au commerce de l'ambre jaune que se rattache l'origine du centre commercial de Prusse, Truso, mentionné dans le récit du périple de Wulfstan (fin du IX^e siècle)². Cette ville (ou marché seule-

¹ Voir à ce propos W. Gaerte, *Urgeschichte Ostpreussens*, Königsberg, 1929, p. 305—307.

² Nous possédons une excellente et toute récente édition du périple de Wulfstan dans G. Labuda, *Źródła skandynawskie i anglosaskie do dziejów Słowiańszczyzny (Excerpta e fontibus gentium septentrionalium atque anglo-saxonum)* dans *Fontes origines Polonorum illustrantes* cura G. Labuda. Fontes septentrionales, t. I (= Labuda, *Excerpta*), Warszawa 1961. Sur Truso, voir *ibid.*, p. 69 (texte).

ment) se trouvait aux environs d'Elbląg (Elbing) moderne, à l'est de Gdańsk (Dantzig), non loin de la Sambie¹. Il faut sans doute aussi, dans une certaine mesure au moins, rattacher au commerce médiéval de l'ambre jaune les nombreux trésors de monnaies d'argent arabes (dirhems) du IX^e et du X^e siècle. Ces trésors, très nombreux en territoire de la Prusse, se groupent également: le long de l'ancienne voie romaine du commerce de l'ambre, qui traversait tout l'ouest de la Pologne en passant par la Silésie, la Grande Pologne et la Couyavie, pour aboutir à l'embouchure de la Vistule et à la Prusse d'une part, et, d'autre part, — le long de la voie qui remonte la Volga, se dirige ensuite vers le golfe de Finlande et l'embouchure de la Dvina, et relie directement la côte balte à l'Orient². Il résulterait du fait de l'existence de ces trésors que la côte balte attirait aussi les marchands arabes et que l'ambre jaune, produit de la Prusse, a été très recherché par les peuples musulmans.

De nombreuses mentions concernant l'ambre jaune dans les sources arabes du IX^e au XIV^e siècle, et même dans de plus récentes, attestent la grande demande dont ce produit fut de bonne heure l'objet sur les marchés d'Orient. Il résulte de ces mentions qu'il a été employé là-bas non seulement pour la fabrication de parures, mais aussi dans la thérapeutique, comme médicament contre différentes maladies; on lui attribuait en plus des propriétés magiques. L'orientaliste allemand G. Jacob recueillit certaines de ces mentions dans une de ses études moins connues³.

¹ La ville de Truso était située sur le territoire de la ville actuelle d'Elbląg (en allemand Elbing). Le nom de Truso, d'origine probablement balte, est apparenté à celui du lac Družno (en allemand Drausensee), dans les sources médiévales Druse, Drusa, Drusen etc. (Labuda, *Excerpta*, p. 110—111, notes 150—151).

² Sur la topographie des „trésors“ de dirhems arabes du VIII^e au XI^e siècle, voir: R. Jakimowicz, *O pochodzeniu ozdób srebrnych znalezionych w skarbach wczesnośredniowiecznych* (Sur l'origine des parures d'argent trouvées dans les dépôts du Moyen âge), dans „Wiadomości Archeologiczne“, t. XII, 1933 (= Jakimowicz, *Sur l'origine des parures*), p. 103—138 et tables X—XXV; voir surtout la carte des trouvailles de dirhems arabes en Europe centrale et orientale (table X).

³ G. Jacob, *Neue Beiträge zum Studium des kaspisch-baltischen Handels im Mittelalter*: I. *Neue Studien, den Bernstein im Orient be-*

Ce savant n'a pourtant pas soumis à l'analyse les sources arabes les plus importantes, et c'est pourquoi il est utile de reprendre une fois encore la question de l'ambre jaune, si intéressante pour les historiens et pour les archéologues.

Passons en revue les témoignages que les écrivains arabes du IX^e au XVI^e siècle nous ont laissés sur l'ambre jaune balte et sur l'importation de ce produit dans les pays mahométans.

La mention la plus ancienne¹ provient d'un certain ouvrage de Ya'kūb ibn Ishāk al-Kindī. Cet écrivain, à qui l'on attribue environ 200 dissertations dans les domaines les plus divers, naquit au début du IX^e siècle. Issu d'une famille de souche arabe, il fit ses études en Irak, dans les villes de Bašra et de Bagdad, où il déploya plus tard son activité scientifique sous le règne des califes al-Ma'mūn (813—833) et al-Mu'tašim (833—842)². Il vivait encore sous le règne d'al-Mutawakkil (mort en 861)³. Voici qu'il dit en un passage transmis par Abu 'r-Rayhān al-Bīrūnī, célèbre érudit du Ḥwārizm (Ḥōrezm, Khorezm) (933—1048)⁴, dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé *Kitāb al-Ġamāhir*

treffend, dans „Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft“, t. XLIII, Leipzig 1889 (= Jacob, *Neue Beiträge*), p. 353—387; voir surtout p. 358—378.

¹ Nous passons sous silence l'information due à Ibn al-'Abbās (mort en 687/88 de n. è.). Voir sur ce témoignage: B. Laufer, *Sino-Iranica*, Chicago 1919, p. 522.

² Il est mort aux environs de l'an 874. Voir: C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, Weimar—Leipzig 1898—1902 (= Brockelmann, *GAL*), t. I, p. 209—210 et *Geschichte der arabischen Litteratur*, I—III Supplementband, Leyde 1937—1942 (= Brockelmann, *Suppl.*), t. I, p. 372—374; I. Ju. Kračkovskij, *Arabskaja geografičeskaja literatura* (La littérature géographique arabe) (Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*) dans: I. Ju. Kračkovskij, *Izbrannye Sočinenija* (Kračkovskij, *Travaux*), t. IV, Moscou—Leningrad 1957, p. 99; T. Lewicki, *Świat słowiański w oczach pisarzy arabskich* (Le monde slave vu par les auteurs arabes), dans la revue „Slavia Antiqua“, t. II, 1949/1950 (= Lewicki, *Le monde slave*), p. 346—347.

³ Mohammed Jahia Haschmi, *Die Quellen des Steinbuches des Bīrūnī*, Bonn 1935, p. 11—13.

⁴ Sur cet écrivain, voir: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 475—476 et *Suppl.*, t. I, p. 870—875; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 244—262; Lewicki, *Le monde slave*, p. 368—369.

fī ma'rifat al-ġawāhir, écrit entre 1040 et 1048¹ et traitant des pierres fines et d'autres minéraux:

الكاهربا صمغة كالسندروس من شجرة تنبت ببلاد الصقالبة على
شاطيء نهر كل ما سقط منها في الماء انعقد وجرى الى البحر والفته
الامواج على الساحل وما وقع على الارض لم ينعقد ☆

„L'ambre jaune (en ar. *kāhrubā*), c'est de la résine provenant d'arbres qui poussent au pays des Slaves (en ar. *aš-Šakālība*), au bord d'une certaine rivière. Toute cette résine, qui dégoutte de ces arbres dans l'eau, y durcit et coule vers la mer. Ensuite, les flots la rejettent sur la côte. Celle qui tombe par terre ne durcit pas“².

Il est incontestable que la mer mentionnée dans ce passage et baignant les pays slaves n'est autre que la mer Baltique. Les idées d'al-Kindī sur l'origine de l'ambre jaune ont été sans nul doute empruntées aux écrivains de l'antiquité³. La dénomination elle-même de l'ambre jaune, employée par al-Kindī, *kāhrubā* (chez les auteurs postérieurs, aussi: *kāruba*, *kahruba*, *kahrubā*, précédé souvent de l'article défini arabe *al-*), est d'origine persane. Nous la rencontrons déjà, sous la forme *kārupāy* ou *kahrupāy* dans des textes pehlevs provenant du III^e siècle de notre ère, soit d'une période antérieure de plusieurs siècles à la conquête arabe de l'État sassanide. En persan moderne, nous rencontrons la forme *kahrubā*. Ce terme se compose du mot persan *kāh* „paille“

¹ Voir sur la date de la composition de cet ouvrage: Haschmi, op. cit., p. 9—10.

² Abu 'r-Rayhān al-Bīrūnī, *Kitāb al-Ġamāhir fī ma'rifat al-ġawāhir*, ed. F. Krenkow, Haydarabad 1355 de l'hégire = 1936/1937 de n. è., p. 211, lignes 19—21.

³ Voir à ce propos: *Tuhfat al-aḥbāb. Glossaire de la matière médicale marocaine*. Texte publié pour la première fois avec traduction, notes critiques et index, par H. P. J. Renaud et G. S. Colin, Paris 1934, trad. franç., p. 97 n° 216.

et *rubā* „attirer“; visiblement, la dénomination persane moderne et la pehlevie se rattachent aux propriétés physiques de l'ambre jaune¹.

L'ambre jaune est également mentionné dans le dictionnaire syrien-arabe dressé par Yešū' bar 'Alī, auteur vivant au IX^e siècle et par conséquent contemporain d'al-Kindī².

Le X^e siècle fournit sur l'ambre jaune un nombre bien plus considérable d'informations provenant de sources arabes. A cette époque un des pharmaciens et des médecins arabes les plus renommés, Abū Bakr Muḥammad ibn Zakariyā' ar-Rāzī (mort en 925)³, s'en occupe dans son traité médical perdu, comme nous l'apprenons de la citation de cet ouvrage transmise par Ibn Bayṭār (mort en 1248). Selon ce bref fragment, l'ambre jaune a été employé contre l'hémorragie, la diarrhée, etc.⁴.

L'écrivain arabe al-Waššā', vivant au début du X^e siècle (mort vers l'an 936 de notre ère) et dont l'ouvrage *al-Muwaššā* traite des besoins de la vie culturelle dans le Califat Abbaside, note que les femmes élégantes du pays se parent d'ornements confectionnés avec de l'ambre jaune⁵. Il s'agit probablement là de l'ambre balte qu'on importait de la Prusse par la voie de la Pologne, de la Russie kievienne et de la Khazarie⁶.

Une autre information importante sur l'ambre jaune nous est fournie par un passage extrait de l'oeuvre de Ḥamza ibn al-Ḥasan al-Iṣfahānī. Ce passage est transmis par al-Bīrūnī dans son *Kitāb al-Ġamāhir fī ma'rifat al-ġawāhir*⁷. Ḥamza ibn

¹ Jacob, *Neue Beiträge*, p. 358; Laufer, *Sino-Iranica*, p. 521.

² Jacob, l. c.

³ Voir sur cet auteur: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 233—235 et *Suppl.*, t. I, p. 417—421; Jacob, *Neue Beiträge*, p. 363.

⁴ Jacob, l. c.

⁵ Al-Waššā', *al-Muwaššā*, ed. Brünnow, Leyde 1887, p. 127. Sur al-Waššā' voir: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 124 et *Suppl.*, t. I, p. 189.

⁶ Sur l'ambre jaune baltique, voir l'article de W. la Baume, *Bernstein und Bernsteinartefakte*, dans M. Ebert, *Reallexicon der Vorgeschichte*, t. I, Berlin 1924, p. 431. D'après ce savant, le succin baltique est jaune ou transparent, parfois de couleur de bronze ou rouge.

⁷ Ed. de Krenkow, p. 211.

al-Ḥasan al-Iṣfahānī naquit en 893 environ, à Iṣfahān en Perse, où il vécut; il demeura aussi quelque temps à Bagdad. Il mourut avant 970 (peut-être en 961), dans sa ville natale. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont une partie est perdue¹.

Voici le passage en question, traitant de l'ambre jaune:

وزعم ابو حمزة ان الكهربا نوع من الخرز يطفو على بحر المغرب
وبحر طبرستان ولا يعرف معدنه ☆

„Abū (*sic*) Ḥamza pense que l'ambre jaune est une espèce de perle (en ar. *ḥaraz*) qui flotte en „mer Occidentale“ (en ar. *Baḥr al-Maḡrib*) et en „mer de Ṭabaristan“ (en ar. *Baḥr Ṭabaristān*) et dont les mines restent inconnues“.

Le mot arabe *ḥaraz* signifie au juste: 1) petits coquillages 2) grains en verre de couleur que l'on enfle en collier 3) perle ou autre petit bijou enfilé sur un cordon. Il résulte du fait de l'emploi de ce terme par Ḥamza qu'il n'a connu l'ambre jaune que sous forme de perles perforées, toutes faites et destinées à la confection des colliers. S'il s'agit du lieu de provenance de l'ambre jaune, cet auteur en ignore les mines; il sait seulement que l'ambre jaune „flotte“ en mer Occidentale et en mer de Ṭabaristān. Il faut entendre par cette dernière information que l'ambre jaune arrivait aux pays musulmans du côté de ces deux mers. Notre auteur les considère par conséquent comme étant le pays d'origine du produit. L'identification des susdites nomenclatures n'offre aucune difficulté. La „mer Occidentale“, c'est sans doute l'océan Atlantique que la géographie persane anonyme de la fin du X^e siècle, connue sous le nom de *Hudūd al-'ālam*, appelle „océan Occidental“². Nous tenons à rappeler ici que les côtes de l'Angleterre et de la Norvège, situées dans la partie septentrionale de cet océan, fournissaient en effet de l'ambre jaune,

¹ Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 145 et *Suppl.*, t. I, p. 221.

² *Hudūd al-'ālam*. 'The Regions of the World'. A Persian Geography 372 A. H. — 982 A. D. Translated and explained by V. Minorsky, Londres 1937, p. 7, 8, 32, 41, 51, 53—54, 58—59, 79, 83, 153—154, 156, 158, 165, 179, 181, 190.

à l'époque médiévale¹. La „mer de Ṭabaristān“, c'est évidemment la mer Caspienne, ainsi appelée en rapport avec le littoral de la Perse septentrionale, nommée Ṭabaristān, qu'elle baigne. La mer Caspienne porte aussi la dénomination de la „mer de Ṭabaristān“ entre autres chez l'historien arabe al-Mas'ūdī, contemporain de Ḥamza². Sur la côte nord de cette mer, près de l'embouchure de la Volga, se trouvait Itil (Atil), capitale de la Khazarie, grand emporium qui entretenait des relations étroites aussi bien avec les pays du nord-est de l'Europe qu'avec les régions du Califat Abbaside, avec le Khorezm en premier lieu³. Il se peut que ce fût par cette voie que l'on importait en pays arabes, une partie de l'ambre jaune du Nord, ce qui expliquerait le rôle dans cette importation attribué à la mer Caspienne par Ḥamza ibn al-Ḥasan al-Iṣfahānī⁴.

Une preuve très importante à l'appui du fait que la majeure partie de l'ambre jaune employé par les Arabes leur venait de contrées situées près de la mer Baltique, est constituée par la note que renferme *Aḥsan at-takāsim*, traité géographique de Muḥammad ibn Aḥmad al-Muḥaddasī, écrit en 985/86⁵. Cette note

¹ Jacob, *Neue Beiträge*, p. 362. Il n'est pas impossible qu'on doive comprendre, sous la dénomination de „l'océan Occidental“, aussi la mer Baltique, qui est considérée dans plusieurs sources anciennes et médiévales comme un golfe de l'océan Atlantique.

² Maḡoudi, *Les prairies d'or*. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris 1861—1877, t. I, p. 262—263 et passim.

³ Lewicki, *Le monde slave*, p. 330—334.

⁴ Du commencement du haut moyen âge, probablement du VI^e siècle, provient une trouvaille de perles d'ambre jaune faite à Bassonia, localité située près de Puławy, à l'est de la Vistule, sur une des voies de communications qui reliaient jadis le territoire de la Pologne actuelle aux bassins du Dniéper et de la Volga. Voir à propos de ce dépôt d'ambre jaune: S. Nosek, *Znalezisko z okresu wędrowek ludów na Lubelszczyźnie (Trouvaille de l'époque des migrations de peuples)*, dans les „Sprawozdania PMA“, t. IV, cahier 1—2, p. 89—96.

⁵ Voir sur cet auteur et sur les informations concernant l'Europe orientale contenues dans son ouvrage: Lewicki, *Le monde slave*, p. 366—367. Cf. aussi Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 230 et *Suppl.*, t. I, p. 410—411; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 210—218.

contient une liste de marchandises exportées du Khorezm¹. Voici la traduction du fragment qui nous intéresse²:

ومن خوارزم السمور والسنجاب وقاقون وفنك ودكه والشالب
وخربوست وخركوش ملون وبزبوست والشمع والنشاب والتوز
والقلانس وغرا السمك واسنان السمك وخزميان وكهروا والكيمنت
والعسل والبندق وابوز والسيوف والدروع والخلنج والرقيق من
الصقالة والاغنام والبقر كل هذا من بلغار *

„[On importe] du Khorezm [les fourrures] de zibelines, d'écureuils, d'hermines, de martres, de belettes, de renards, de castors, de lièvres de toutes couleurs, des peaux de chèvres, de la cire, des flèches, du bois de peuplier (?), des bonnets, de la glu de poisson, des dents de poisson, du castoréum, de l'ambre jaune, du *kimūht* (chagrin?), du miel, des noisettes, des faucons, des épées, des cuirasses, du *halanġ* (espèce de bois), des esclaves slaves, des moutons et des boeufs. Tout cela [parvient au Khorezm] du Bulgār“.

Par le terme de Bulgār, al-Muḥaddasī veut sans doute dire: la capitale de l'État turc des Bulgares de la Kama (ou bien de la Volga). Cet État, qui est très bien connu des écrivains arabes des siècles IX^e—XIV^e sous le nom de Bulgār ou Bulkār, fut formé par suite de la chute de la „Grande Bulgarie“ du Kouban et de

¹ Sur le Khorezm et sur le rôle que ce pays jouait comme intermédiaire dans le commerce entre les pays de l'Europe orientale et ceux de l'Asie centrale dans le haut moyen-âge, voir: Lewicki, *Le monde slave*, p. 330—335. La civilisation du Khorezm ancien et médiéval est l'objet de l'ouvrage de S. P. Tolstov, *Po sledam drevnexorezmijskoj civilizacii* (*Sur les traces de la civilisation de l'ancien Khorezm*), Moscou—Leningrad 1948.

² *Descriptio inperii moslemici* auctore Schamso 'd-dīn Abū Abdol-lāh Mohammed ibn Ahmed ibn Abī Bekr al-Bannā al-Basscharī al-Mokaddasī. Ed. M. J. de Goeje, Leyde 1877 (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. III) (al-Muḥaddasī, *Aḥsan at-takāsīm*), p. 324—325.

l'émigration d'une partie des Bulgares (au milieu du VII^e siècle) vers le bassin de la Volga moyenne et de la Kama inférieure¹. Cette ville se trouvait aux environs du village actuel de Bulgarskoe, dans le district de Spassk de l'ancien gouvernement de Kazan, sur la Volga, au point où se croisent de nombreuses voies de commerce, se dirigeant 1) le long de la Volga — direction aval — vers la mer Caspienne, 2) en direction amont, vers le golfe de Finlande et la mer Baltique, 3) le long de la Kama — direction amont — vers les côtes de l'océan Arctique, 4) vers l'ouest, et vers le bassin du Dnieper, et 5) vers le sud-est, en direction des pays de l'Asie centrale. Antérieurement à la fondation de la ville de Bulgār, il existait ici, au bord de la Volga, un grand marché où l'on vendait beaucoup de marchandises de prix, selon la relation d'Ibn Faḍlān qui visita ce lieu en 922². Les premiers possesseurs de ce marché furent, avant l'établissement de l'État bulgare sur la Kama, les Khazars turcs, apparentés aux Bulgares qui possédaient dès le VI^e siècle les contrées situées dans le bassin de la Volga moyenne et de la Kama inférieure. Plus tard, ces lieux furent peuplés de Bulgares soumis au gouvernement du khagan khazare jusqu'au milieu du X^e siècle³.

¹ Sur les Bulgares de la Volga (aussi: Bulgares de la Kama), voir entre autres: W. Barthold, art. *Bulghār* dans l'*Encyclopédie de l'Islām* (première édition); 12 *Vorlesungen über die Geschichte der Türken Mittelasiens*. Deutsche Bearbeitung v. Th. Menzel, Berlin 1935, p. 67—68; A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, Leipzig 1939 (Zeki Validi Togan, *Reisebericht*), passim; I. Hrbek, art. *Bulghār*, dans l'*Encyclopédie de l'Islām* (nouvelle édition).

² Zeki Validi Togan, *Reisebericht*, texte arabe, p. 31 et trad., p. 68—69; A. P. Kovalevskij, *Kniga Aḥmeda ibn Faḍlāna o ego putešestvii na Volgu v 921—922 gg.* (*Le livre d'Aḥmad ibn Faḍlān sur son voyage vers la Volga dans les années 921—922*), Kharkov 1956 (= Kovalevskij, *Le livre d'Aḥmad ibn Faḍlān*), texte arabe, f° 208a; M. Canard, *La relation du voyage d'Ibn Faḍlān chez les Bulgares de la Volga*, dans les „Annales de l'Institut d'Études Orientales“, t. XVI, 1958 (= Canard, *Ibn Faḍlān*), p. 107—108. Sur Ibn Faḍlān, voir: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 227—228 et *Suppl.*, t. I, p. 406; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 184—186.

³ A. P. Smirnov, *K voprosu o proisxoždenii Tatar Povolžja* (*A propos du problème de l'origine des Tatars de la Volga*), dans „Sovetskaja Etnografija“, 1946, cahier 3, p. 40. D'après Ibn Faḍlān, „le roi

La Bulgarie sur la Kama se trouvait depuis longtemps en relations commerciales étroites avec l'Asie centrale (avant tout, avec le Khorezm) et avec la Perse. Ce genre de relation est confirmé par la présence de monnaies bactriennes et persanes de la dynastie des Sassanides (III^e—VII^e siècles de n. è.), trouvées dans le bassin de la Kama¹. Ces relations sont devenues tellement étroites avec le temps (surtout après que les Bulgares eurent embrassé l'Islam

des Šakāliba (c'est-à-dire: Bulgares de la Kama), est astreint à un impôt qu'il paye au roi des Khazars". Voir à ces propos: Zeki Validi Togan, *Reisebericht*, texte ar., p. 35 et trad., p. 80; Kovalevskij, *Le livre d'Ahmed ibn Fadlān*, texte ar., f^o 209b; Canard, *Ibn Fadlān*, p. 115.

¹ Arne, *La Suède et l'Orient*, Upsala, 1914, p. 63—67. Au sujet de vases sassanides trouvés dans le bassin de la Kama, il faut signaler: A. P. Smirnov dans l'article *Novij sasanidskij zolotoj sosud iz molotovskoj oblasti* (Nouveau vase d'or sassanide de la province de Molotov), dans les „Kratkie soobščeniia o doklady i polevyi issledovaniia Instituta Istorii Materialnoj Kultury“, t. XIV, 1947, p. 40—48. Ajoutons que dès le milieu du VII^e siècle avant notre ère il y avait une voie de commerce qui reliait la Scythie avec les peuples septentrionaux lointains et qui menait le long du fleuve Oaros (Volga). Nous le savons grâce à Hérodote, IV, 13—37, qui cite la relation du voyage d'Aristée au pays des Issedons. Voir à ce propos: R. Hennig, *Der nordeuropäische Pelzhandel in den älteren Perioden der Geschichte*, dans „Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte“, t. XXI, cahier 10, Stuttgart 1930, p. 5—6; B. Biliński, *Drogi świata starożytnego ku ziemiom słowiańskim w świetle starożytnych świadectw literackich* (Les voies du monde ancien vers les territoires slaves à la lumière des témoignages littéraires antiques), dans „Archeologia“, t. I, Wrocław 1947, p. 7. Ces témoignages des sources écrites sont confirmés par les résultats des fouilles archéologiques. En effet, les recherches faites dans le bassin de la haute Kama ont prouvé l'existence en ce territoire d'une culture de bronze dite d'Ananino (du nom d'une localité voisine de la ville de Viatka), qui florissait ici du VII^e au II^e siècle avant notre ère et restait en étroite relation avec les cultures des peuplades habitant les pays situés sur la mer Noire (et subissant l'influence de la civilisation grecque) ainsi qu'avec les cultures du Caucase septentrional. Il résulte de tout cela que — à cette lointaine époque déjà — la Volga constituait une importante voie de commerce qui permettait les contacts de la Russie du Midi actuelle avec les pays fort distants de l'extrême nord-est européen. Voir sur ce sujet: G. Vernadsky, *Ancient Russia*, New Haven 1946, p. 47—48.

au début du X^e siècle) que certaines sources de l'époque considèrent ce peuple comme proche parent des Khorezmiens qui faisaient partie du groupe iranien du nord¹. Sur le territoire de la Bulgarie de Kama, les bourgades fondées par les Khorezmiens ne manquaient pas, comme en témoignent les noms de localités des bassins de la Volga moyenne et de la Kama². Ibn Fadlān trouva les Khorezmiens au Bulgār en 922³.

Outre leurs propres relations commerciales avec les Khorezmiens, les marchands de la Bulgarie sur la Kama en entretenaient aussi de plus vastes, à savoir entre d'autres pays du nord-est de l'Europe et l'Asie centrale. Il en est question d'une manière évidente dans le *Kitāb al-ġamāhir fī ma'rifat al-ġawāhir* (1040—1048) d'al-Bīrūnī⁴. Selon un des chapitres de cet ouvrage, les marchands de la Bulgarie sur la Kama pénétraient avec leurs expéditions commerciales jusqu'à la „Mer du Nord“ (en ar. *Baḥr aš-šamāl* — sans doute: l'océan Arctique et la mer Blanche), d'où ils importaient au Khorezm les „dents de poisson“, c'est-à-dire les crochets des chevaux marins⁵.

¹ Ainsi p. ex. la chronique russe dite de Nestor (*Povest' vremennyx let*, ed. D. S. Lixačev et B. A. Romanov, Moscou—Leningrad 1950, t. I, p. 152) considère les Bulgares de la Kama et les *Xvalis* (**Hwārizm*, Khorezmiens) comme des peuples-soeurs. Voir sur les *Xvalis*: T. Lewicki, *Jeszcze o Chorezmijczykach na Węgrzech w XII w.* (Encore sur les Khorezmiens en Hongrie au XII^e siècle), dans le „Biuletyn Żydowskiego Instytutu Historycznego“, 1957, n^o 21, p. 100—103; I. Hrbek, *Novy arabsky pramen o vychodní a střední Evropě* (Nouvelle source arabe sur l'Europe orientale et centrale) dans „Československá Ethnografie“, t. II, 1954, p. 171; *Arabico-Slavica*. I. *Abū Hāmid al-Andalusī und sein Werk „Mu'rib“*, dans „Archiv Orientalní“, t. XXIII, 1955, p. 121.

² Zeki Validi Togan, *Reisebericht*, p. 217—220.

³ Ibid., texte arabe, p. 34 et trad., p. 78; Kovalevskij, *Le livre d'Ahmad ibn Fadlān*, texte arabe, f^o 209a; Canard, *Ibn Fadlān*, p. 114.

⁴ Voir sur cet auteur, ci-dessus, p. 3—4.

⁵ *Kitāb al-ġamāhir fī ma'rifat al-ġawāhir*, ed. Krenkow, p. 209. Sur les relations des commerçants bulgares avec les peuplades turques de l'Asie centrale, voir aussi la relation d'Ibn Fadlān (Zeki Validi Togan, *Reisebericht*, texte arabe, p. 30 et trad., p. 67; Kovalevskij, *Le livre d'Ahmad ibn Fadlān*, texte arabe, f^o 207b; Canard, *Ibn Fadlān*, p. 106).

Deux voies reliaient le Bulgār au Khorezm. La première conduisait, à travers la Khazarie, le long de la Volga jusqu'à son embouchure et, plus loin, par la mer Caspienne, que la *Povest' vremennyx let* (*Chronique* dite de Nestor du début du XII^e siècle) nomme *Xvaliskoe more*, c'est-à-dire „mer Khorezmienne“¹. La deuxième, à caractère de route continentale, traversait les steppes voisines de l'Aral, habitées par les Turcs Oghouz (en ar. *Guzz*), et le pays des Bachkirs, pour pénétrer en bassins de la Kama et de la Volga moyenne. Cette dernière voie reliait directement le Khorezm, au Bulgār de Kama en laissant de côté la Khazarie. Sa longueur, selon Ibn Faḍlān, depuis la capitale du Khorezm jusqu'au camp du roi bulgare (auprès de la ville de Bulgār qui y fut fondée plus tard), se chiffrait à la durée de 70 jours². Cette voie est décrite aussi au XII^e siècle par Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī, voyageur arabe originaire de l'Espagne musulmane³. Elle est également connue de la *Chronique* dite de Nestor; selon cette chronique, la route de la Russie kievienne mène, par le pays des Bulgares sur la Kama et celui des Khorezmiens, jusqu'aux pays du Sem biblique, c'est-à-dire jusqu'aux pays arabes⁴.

A analyser la liste des marchandises importées selon al-Muḳaddasī du Bulgār au Khorezm, nous remarquons que celles-ci ne sont pas toutes produits des bassins de la Volga moyenne et de la Kama inférieure. Nous pensons p. ex. à des marchandises telles que: esclaves, „dents de poisson“, épées, cuirasses, et surtout ambre jaune. Ces marchandises provenaient indubitablement de régions plus éloignées, et le Bulgār n'était qu'une étape intermédiaire dans cet échange de produits.

Ainsi, par exemple, al-Muḳaddasī lui-même définit l'origine des esclaves amenés au Khorezm de la Bulgarie sur la Kama, en affirmant qu'il s'agit là de Slaves (en ar. *aṣ-Ṣaḳāliba*). Il est fort

¹ *Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 12 et t. II, p. 108 (commentaire).

² Zeki Validi Togan, *Reisebericht*, texte arabe, p. 19 et trad., p. 39; Kovalevskij, *Le livre d'Aḥmad ibn Faḍlān*, texte arabe, f° 203 b; Canard, *Ibn Faḍlān*, p. 87.

³ Al-Ḳazwīnī, *Aṭār al-bilād*, ed. F. Wüstenfeld, Göttingen 1848, p. 413.

⁴ *Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 12.

probable que ces esclaves étaient amenés de Slavie orientale par les marchands russes, dont la présence au marché bulgare est attestée par la relation d'Ibn Faḍlān¹.

Quant aux „dents de poisson“, il est question des crochets de chevaux marins que les vieilles sources russes nomment „précieuses dents de poisson“, en se servant d'un terme presque identique à l'arabe². C'est aux crochets du cheval marin que songe aussi al-Marwazī, auteur arabe écrivant vers 1120³, quand il parle — dans un des chapitres de son oeuvre *Ṭabā'i' al-ḥayawān* — du poisson qui fournit la matière pour la fabrication des manches de couteaux et des gardes d'épée en Orient. Ce poisson vit, selon al-Marwazī, dans la mer qui s'étend en dehors du pays de Yūrā, c. à. d. au nord de cette région⁴. On identifie généralement la tribu de Yūrā (*Yūra*) avec la *Yugra* des chroniques russes, dénomination par laquelle les habitants de Novgorod la Grande, au XI^e siècle, définissaient les Ostiaqs actuels et en partie les Vogouls, habitants, à l'époque, du bassin de la Petchora et de l'Oural⁵. C'est auprès

¹ Zeki Validi Togan, *Reisebericht*, texte arabe, p. 36 et trad. p. 82; Kovalevskij, *Le livre d'Aḥmad ibn Faḍlān*, texte arabe, f° 209 b—210 b; Canard, *Ibn Faḍlān*, p. 116—121.

² G. E. Kočin, *Materiaty dla terminologičeskogo slovaria drevnej Rossiji* (*Matériaux pour servir au dictionnaire étymologique de l'ancienne Russie*), Moscou—Leningrad, p. 130, s. v. *zub rybij* (dent de poisson); voir aussi l'article de B. A. Rybakov, *Torgovlia i torgovye puti* (*Commerce et voies de commerce*), dans le *Recueil* intitulé *Istorija kultury drevnej Rusi* (*Histoire de la culture de l'ancienne Russie*), t. I (publié sous la rédaction de N. N. Voronin, M. M. Karger et M. A. Tixanova), Moscou—Leningrad 1948, p. 323.

³ Voir sur cet auteur (dont la description de l'Europe orientale est basée sur les sources provenant du X^e et du XI^e siècle): V. Minorsky, *Sharaf al-zamān Ṭāhir Marvazī on China, the Turks and India*, Londres 1942 (= Minorsky, *Marvazī*); Brockelmann, *GAL*, Suppl., t. I, p. 903; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 270; Lewicki, *Le monde slave*, p. 371—372.

⁴ Minorsky, *Marvazī*, texte arabe, p. 45 et trad., p. 34—35.

⁵ Quant à l'identification de Yūra avec Yugra, voir: Minorsky, *Marvazī*, p. 113 (commentaire). Zeki Validi Togan (*Reisebericht*, commentaire, p. 172 et n. 1) situe les Yūra dans les environs de la ville actuelle d'Arkhangelsk. D'après C. E. Dubler (*Abū Hāmid el Granadino y su relación de viaje por tierras Eurasiáticas*. Texto arabe, traducción e interpretación, Madrid 1953 (= Dubler, *Abū Hāmid el*

de ces *Yūrā* ou *Yugra* que pénétraient aussi bien les marchands musulmans¹ que les marchands russes de Ladoga². De même, les commerçants de *Yūrā/Yugra* parvenaient avec leurs marchandises jusqu'au Bulgār³. L'origine des „dents de poisson“ est suffisamment élucidée par la note intéressante de *Kitāb al-Ġamāhir fī ma'rifat al-ġawāhir* d'al-Bīrūnī, selon laquelle ce produit était amené par les marchands bulgares (en ar. *al-Bulġārīya*) des côtes de la „Mer du Nord“ (océan Arctique ou mer Blanche) au Khorezm⁴.

Les cuirasses et les épées importées du Bulgār au Khorezm, et dont parle al-Muḥaddasī, pouvaient provenir de la Russie kievienne

Granadino), p. 269—270, les *Yūra* et les *Yurak*, partie des Samoyèdes, ne font qu'un.

¹ Sur les relations des marchands musulmans avec les *Yūra*, voir: Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*, p. 14—16 (texte arabe) et p. 56—57 (trad.). Voir aussi al-Ḳazwīnī, *Ātār al-bilād*, ed. Wüstenfeld, p. 418 (citation d'un ouvrage d'Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī).

² D'après la *Povest' vremennyx let* (ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 197) les anciens Russes de Ladoga se souvenaient, en 1114, de ces expéditions de naguère (datant sans doute de la deuxième moitié du XI^e siècle) par-delà les pays des *Yugra* et des Samoyèdes. Il paraît certain que les commerçants russes fournissaient, eux aussi la „dent de poisson“ (de morse) à Bulgār. Nous savons, en effet, que ce produit figurait parmi les présents offerts au prince des Bulgares de la Kama par le duc russe Georges, fils de Vsevolod, en 1229 (Rybakov, *Commerce et voies de commerce*, p. 341).

³ Al-Ḳazwīnī, *Ātār al-bilād*, ed. Wüstenfeld, p. 413 (citation d'Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī).

⁴ *Kitāb al-Ġamāhir fī ma'rifat al-ġawāhir*, ed. Krenkow, p. 209. Le voyageur norvégien Ohthere apporta en Angleterre, entre 870 et 890, quelques dents de morse du pays des Beormas (voir Labuda, *Excerpta*, p. 16 et p. 67). Ce pays, le Biarmaland des sagas scandinaves, était situé sur le cours inférieur des fleuves Onéga et Dvina, ou bien, sur le golfe de Kandalakša. D'après Förster, Vasmer, Ekholm et Tallgren, ce pays était habité par les Caréliens, peuplade appartenant à la branche occidentale des Finnois (Labuda, op. cit., p. 102—103, notes 100—101). Il n'est pas impossible qu'une partie au moins de ces „dents de poissons“ n'ait été que des dents fossiles de mammoths, produit de la Bulgarie de la Kama, que l'on exportait au XII^e siècle, si l'on peut en croire Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī, en Khorezm et en Ḥorāsān. Voir à ce propos: Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*, p. 10 (texte arabe), p. 54 (trad.) et p. 205—206 (commentaire).

qui exportait probablement des armes chez les populations du bassin de la Volga et chez les nomades turcs de la steppe de la mer Noire. Rappelons, à ce propos, le passage de la Chronique dite de Nestor, où il est question d'une cuirasse, d'un bouclier et d'une épée qu'un voïvode russe avait offert, en 968, au prince des Pétchenègues¹. Ces armes russes pouvaient être d'ailleurs d'origine franque, comme le prouva l'archéologue russe B. A. Rybakov par rapport aux épées trouvées dans les kourgans (tumulus) russes du X^e et du XI^e siècle².

Quant à la provenance de l'ambre jaune importé au Khorezm du Bulgār, nous sommes d'accord avec G. Jacob³; nous supposons en effet qu'il provenait des régions baltes, puisque la Sambie — à côte de l'Angleterre et de la Norvège — une des trois principales contrées à fournir, au Moyen Age, de grandes quantités d'ambre jaune pour l'exportation⁴, se trouvait situé le plus près du Bulgār et exportait les quantités les plus fortes de cette précieuse marchandise.

¹ Rybakov, *Commerce et voies de commerce*, p. 324—325.

² Ibid., p. 328—329. Nous ne croyons pas que les cuirasses importées en Khorezm de Bulgār, capitale de la Bulgarie de la Kama, fussent de provenance russe. Au X^e siècle, la Russie kievienne ne possède que les cottes, de mailles importées des pays de l'Orient. Voir à ce propos: G. Rabinovič, *Iz istorii russkogo oružia IX—XV vv.* (*Sur l'histoire des armes russes au IX^e—XV^e siècle*), dans „Trudy Instituta Etnografii“. Nouvelle série, z. I, Moscou—Leningrad 1947, p. 73. Ainsi, il ne peut s'agir, dans notre cas, que de cuirasses importées en Russie kievienne de l'Europe occidentale. Nous savons, en effet, grâce à un document provenant de Charlemagne (*capitulare* de l'an 805), que les commerçants francs exportaient les armes produites chez eux en destination des pays Slaves, et plus loin encore. Il est assez vraisemblable que les cuirasses provenant de l'Europe occidentale atteignaient Bulgār par la même voie, de même que les épées franques exportées en Russie Kievienne. Voir sur le commerce d'armes franques avec les pays slaves et surtout avec la Russie kievienne: W. Hensel, *Śłowiańszczyzna wczesnośredniowieczna* (*Le monde slave dans le haut Moyen Age*), deuxième édition, Warszawa 1956, p. 437—438; B. Wieder, *Wirtschaftliche Beziehungen zwischen Deutschland und der Kiever Ruß*, dans „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft“, 1954, cahier 1, p. 5 et suiv.

³ *Neue Beiträge*, p. 361—362.

⁴ Ibid., p. 362.

Une question s'impose maintenant, à savoir: par quelle voie l'ambre jaune de la Sambie pénétrait-il au Bulgār? Il est hors de doute que cette voie traversait la Russie kievienne. Le géographe arabe al-Iṣṭaḥrī (écrivant en 951)¹ constate que le Bulgār était relié par des voies commerciales avec deux provinces russes: *Kūyāba* (**Kūyāva*) et *Šalāwiya* (*Šlāwiya*)². Sous la première de ces dénominations il faut comprendre, bien entendu, la ville de Kiev, sous la deuxième — la contrée des Slovènes (en russe *Slovène*) des villes de Ladoga et de Novgorod la Grande³. La route Bulgār — Kiev suivait probablement le cours de la Volga, jusqu'à son confluent avec l'Oka, remontait ensuite cette dernière, puis rejoignait la Desna, qu'elle suivait jusqu'à l'embouchure de celle-ci dans le Dniéper, près de Kiev⁴. Que des marchands orientaux ou d'autres commerçants faisant le négoce avec l'Orient, voyageassent par cette route, nous est suffisamment prouvé par la présence de trésors renfermant des dirhems arabes des VIII^e—X^e siècle, trésors concentrés dans le bassin de l'Oka et de la Desna⁵. Il y avait aussi une artère de communication Kiev — Bulgār „via“ Koursk et le bassin de l'Oka⁶. L'importance de Koursk, sur cette voie, est mise en relief par la concentration de six trésors de dirhems arabes trouvés dans les environs de cette ville⁷. A Kiev, la route menant du Bulgār rejoignait celle du Dniéper, bien connue des chroniques russes et qui assurait la communication fluviale entre

¹ Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 229 et *Suppl.*, t. I, p. 408; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 196—199; Lewicki, *Le monde slave*, p. 360—363.

² *Viae regnorum. Descriptio ditionis moslemicae auctore Abu Ishāk al-Fārisī al-Istakhri*. Ed. M. J. de Goeje, Leyde 1927 (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. I, deuxième édition), p. 225—226.

³ Lewicki, *Le monde slave*, p. 361.

⁴ Rybakov, *Commerce et voies de commerce*, p. 205 (carte des voies commerciales de la Russie au IX^e—XI^e siècle).

⁵ Jakimowicz, *Sur l'origine des parures*, table X.

⁶ M. Hruševskij, *Istoria Ukrainy-Rusi* (*Histoire de l'Ukraine-Russie*), t. I, Kiev 1913, p. 294.

⁷ Jakimowicz, l. c. Sur la voie de communication Oka — Dniéper, voir: T. Lewicki, *Źródła arabskie do dziejów Słowiańszczyzny* (*Les sources arabes à l'histoire de monde slave*); t. I, Wrocław—Kraków, 1956, p. 149—150.

la Baltique (la „Mer des Varègues“ des chroniques russes) et la mer Noire et Byzance, arrivant à la Baltique par le Lovat', le lac Ilmen', le lac Ladoga (Nevo des sources russes) et par le fleuve Néva¹. Cette voie, elle aussi, est parsemée de dizaines de trésors de monnaies arabes des VIII^e—X^e siècles².

La voie navigable reliant le Bulgār aux pays des Slovènes, tribu dont le territoire occupait la région du lac Ilmen', le plateau du Valdai et les bassins de la Lovat', de la Volxov, de la haute Mologa et de la Msta³, était de beaucoup plus courte et plus commode. Nous allons étudier maintenant le rôle de cette route dans les rapports commerciaux existant aux I^e—XII^e siècles entre les population du bassin de la Volga moyenne et de la Kama, d'une part, et celles du littoral sud-est de la Baltique, d'autre part.

Il y a tout lieu de supposer que les relations commerciales entre le bassin de la Volga et la côte balte avaient existé dès le Néolithi-

¹ La voie de Dniéper a été décrite dans la chronique dite de Nestor (*Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 11). Voir à ce propos: Arne, *La Suède et l'Orient*, p. 15; Lewicki, *Les sources arabes*, t. I, p. 304; Rybakov, *Commerce et voies de commerce*, p. 345. B. Laufer (*Sino-Iranica*, p. 522) croit que l'ambre jaune nommé dans la liste des produits exportés de Bulgār en Khorezm, liste que nous devons à al-Muḥaddasī, provenait de Russie kievienne. Cette hypothèse n'est pas invraisemblable. En effet, il est parfaitement possible que certains objets en succin, dont la présence dans plusieurs bourgs russes a été établie par les recherches archéologiques, aient été confectionnés d'ambre jaune fossile provenant des gisements du bassin du moyen Dniéper (voir à ce propos: L. Niederle, *Starožitnosti slovanské* [*Les antiquités slaves*], section de culture, t. III, Prague, 1913, p. 631). L'archéologue russe Arcixovskij admet, lui aussi, dans son ouvrage *Vvedenie v arxeologiju* (*Introduction à l'archéologie*), Moscou, 1947, p. 191, que c'est l'ambre jaune fossile russe que l'on a travaillé dans les ateliers qui fonctionnaient aux XI^e—XII^e siècles en la ville de Riazan' la Vieille sur l'Oka. Cet avis n'est cependant pas partagé par d'autres archéologues russes qui se prononcent plutôt pour la provenance baltique des produits de succin trouvés en Russie (Arcixovskij, l. c.).

² Jakimowicz, l. c.

³ Sur les Slovènes (*Slovieni*, *Slovène*), voir entre autres, P. Treťakov, *Plemiona wschodnio-słowiańskie* (*Les peuples slaves de l'Est*), Warszawa, 1949, p. 169—170.

que et l'Époque de bronze. Leur épanouissement a été, pour une grande part, l'effet du développement du commerce de la Volga au temps de la prépondérance économique et politique de l'État turc des Khazars dans l'Europe orientale des VI^e—X^e siècles¹. En effet, il paraît incontestable que la Khazarie, médiatrice, à cette époque, dans l'échange commercial entre l'Europe du Nord et de l'Est, d'une part, et la Perse et les pays de l'Asie centrale (le Khorezm avant tout), de l'autre, eût dû s'intéresser vivement à la fixation des routes reliant Itil, capitale de l'État khazare (à l'embouchure de la Volga), avec les régions baltes ou arctiques. Il s'agissait, avant tout, dans ce cas, de l'importation du nord de précieuses fourrures très recherchées dans les pays d'Orient.

Grâce aux sources littéraires dont nous disposons et qui traitent des régions européennes du Nord-Est, de même que grâce aux trouvailles de monnaies arabes et autres, rassemblées dans des trésors à caractère de dépôts commerciaux, nous sommes à même de définir la direction de la voie qui unissait le territoire de la Volga moyenne et inférieure, c. à. d. les emporiums à Itil et à Bulgār, avec les territoires baltes, vers la fin de la période de la prépondérance politique et économique des Khazars (IX^e—X^e siècles), de même que pendant les deux siècles suivants. Voici les résultats des études de sources, que nous avons entreprises dans ce domaine.

Le secteur le plus avancé vers le sud de la route Bulgār—mer Baltique remontait la Volga jusqu'à son confluent avec la Šeksna. C'est sans doute par ici que menait la route reliant la Bulgarie sur la Kama à Rostov et Souzdal, route mentionnée par la Chronique dite de Nestor à la date de 1024². Cette dernière information se trouve confirmée par un autre passage de la chronique (inscrit à l'année 1071), où il est question de la voie de la Volga dans le secteur de Yaroslavl³. Ces données sont confirmées à leur tour par les nombreux trésors d'argent de dirhems arabes,

¹ Vernadsky, *Ancient Russia*, p. 206.

² *Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 99—100.

³ *Ibid.*, t. I, p. 117.

semés le long de la Volga dans ce secteur. La principale concentration de ces trésors, qui portent d'ailleurs le caractère prononcé de dépôts de marchands orientaux ou autres trafiquant avec les pays arabes, se trouve dans les environs de la ville de Kazan, par conséquent sur le territoire appartenant à la tribu des Bulgares de la Kama. On peut y en compter environ 18¹. Ce fait souligne l'insigne importance du Bulgār comme emporium de l'Europe du Nord-Est dans son commerce avec l'Orient arabe. Un peu plus haut, aux environs de l'embouchure de l'Oka dans la Volga, sur le territoire de la tribu finnoise de Muroma, aujourd'hui éteinte, on a trouvé trois trésors de dirhems; six autres ont été découverts en territoire des Meria finnois, sur la rive droite de la Volga, près de Rostov et de Souzdal².

La voie continuait par le fleuve Šeksna, jusqu'à sa source, c. à. d. jusqu'au lac Blanc, où, sur le territoire de la tribu finnoise des Veps (les *Ves'* des chroniques russes), se trouvait le bourg de *Beloozero* („lac Blanc“), un des centres politiques et commerciaux les plus importants de l'Europe du Nord-Est. Selon les sources russes, il fut, en 862, la capitale du prince russe Sineus³. Que la Šeksna eût, en effet, constitué une voie reliant la haute Volga avec Beloozero, le témoignage de la chronique dite de Nestor, inscrit à l'année 1071, nous le confirme d'une part, tandis que par le fait qu'on ait trouvé dans le bassin de ce fleuve trois trésors de dirhems arabes elle se trouve confirmée d'autre part; le quatrième trésor a été découvert un peu vers le nord-est du lac Blanc⁴. On a trouvé aussi dans le bassin de la Šeksna trois trésors de monnaies provenant de l'Europe occidentale du X^e et du XI^e siècle⁵. Nous sommes renseignés sur les rapports commerciaux entre Bulgares de la Kama et Veps de Beloozero (nommés *Wisū* et parfois *Isū* par les sources arabes) par la relation d'Ibn Fadlān (début

¹ Jakimowicz, l. c.

² *Ibid.*, l. c.

³ *Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 13 et 18. Les ruines de ce bourg ont été découvertes sur la Šeksna, dans le voisinage de la rive méridionale du lac Blanc. Cf. Tretiakov, op. cit., p. 215.

⁴ Jakimowicz, l. c.

⁵ *Ibid.*, table XI.

de X^e siècle)¹, de même que par les oeuvres de deux auteurs du XII^e: al-Marwazī (1120)² et Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī (1162)³.

Ibn Faḍlān constate que les marchands de *Wisū* (c'est-à-dire de Beloozero) pénétraient jusqu'à la mer (ici sans doute, jusqu'au golfe de Finlande), au-delà de laquelle demeuraient les Scandinaves dénommés par l'écrivain arabe: *Yāḡūḡ* et *Māḡūḡ* (Gog et Magog)⁴. Cette route n'est qu'un secteur ultérieur de la voie navigable Bulgār — mer Baltique. Elle menait par la Vitegra au lac Onega et d'ici, par le Svir, au lac Ladoga⁵. Qu'elle ait été pratiquée par

¹ Zeki Validi Togan, *Reisebericht*, texte, p. 30 et trad., p. 67; Kovalevskij, *Le livre d'Aḥmad ibn Faḍlān*, texte arabe, f° 207b; Canard, *Ibn Faḍlān*, p. 106—107. Sur l'identification et la localisation du peuple des *Wisū*, voir: Zeki Validi Togan, op. cit., p. 170—173. Les Veps possédaient au Moyen Age un vaste État situé entre la mer Baltique et la haute Kama (Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*, p. 208 et 224).

² Minorsky, *Marvazī*, texte, p. 44 et trad., p. 34; voir aussi ibid., p. 112—112 (commentaire).

³ *Le Tuḥfat al-albāb de Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnāṭī* publié... par G. Ferrand, dans „Journal Asiatique“, 1925, texte arabe, p. 118; Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*, p. 13—15 (texte arabe) et p. 55—56 (trad.) Sur Abū Hāmid, voir: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 477—478 et *Suppl.*, t. I, p. 877—878; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 299—302. D'après un autre témoignage d'Abū Hāmid, cité dans le *Aṭār al-bilād* d'al-Ḳazwīnī (éd. de Wüstenfeld, p. 416), les commerçants originaires de Bulgār venaient, au XII^e siècle, chez les *Wisū*. Le commerce entre les Bulgares de la Kama et les *Isū* (= *Wisū*, *Ves'*, *Veps*) est, aussi, évoqué dans un ouvrage d'al-Bīrūnī (voir à ce propos: Minorsky, *Marvazī*, p. 112). Selon l'opinion de P. Tretiakov (*Les peuples slaves de l'Est*, p. 174), la voie de communication reliant le territoire de la ville de Yaroslavl avec le pays situé sur le lac Blanc était en usage dès avant les XI^e—XII^e siècles. C'est par cette voie que la colonisation slave progressait des environs de Novgorod la Grande vers la haute Volga.

⁴ Zeki Validi Togan, *Reisebericht*, texte arabe, p. 32 et trad., p. 72; Kovalevskij, *Le livre d'Aḥmad ibn Faḍlān*, texte arabe, f° 208a—208b; Canard, *Ibn Faḍlān*, p. 108—110. Sur la signification des nomenclatures *Yāḡūḡ* et *Māḡūḡ* chez Ibn Faḍlān, voir: Zeki Validi Togan, op. cit., p. 196—200.

⁵ Voir, sur cette voie: Rybakov, *Commerce et voies de commerce*, p. 339, 349.

les marchands orientaux, environ 10 trésors de dirhems trouvés auprès du Svir et sur les côtes méridionales du lac Ladoga¹ sont là pour le prouver. Nous connaissons de même environ 10 trésors de monnaie occidentale² et deux de monnaie byzantine³, découverts en ces parages. Sur la rive méridionale du Ladoga, auprès de l'embouchure du fleuve Volkhov, se trouvait un bourg russe important, *Ladoga* (*Aldeigjuborg* des sagas islandaises, le Vieux Ladoga actuel), où la Chronique dite de Nestor place la première résidence russe, en 862, avant que la capitale n'eût été transférée à Novgorod la Grande⁴. Ce bourg, un des plus anciens parmi les bourgs slaves du pays⁵, incontestablement le centre primitif de la tribu des Slovénes — les *Šalāwiya*/*Slāwiya* des géographes arabes — entretenait des relations commerciales avec des régions éloignées, entre autres avec la Prusse. Les ornements d'ambre, provenant des couches de culture des VII^e—IX^e siècles et trouvés ici lors de fouilles archéologiques effectuées de 1938 à 1947, en sont le témoignage⁶. La Chronique dite de Nestor constate, au début du XII^e siècle, l'existence de la voie navigable Ladoga — golfe de Finlande; elle souligne qu'on peut arriver par cette voie, à travers la „mer des Varègues“ (mer Baltique), jusqu'à la Méditerranée⁷.

Ensuite, la voie menait par le golfe de Finlande, le long des côtes de l'Ingrie, à ce qu'il paraît; on a trouvé là six trésors de

¹ Jakimowicz, *Sur l'origine des parures*, table X.

² Ibid., table XI.

³ Ibid., table XII.

⁴ *Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 18.

⁵ Cf. V. I. Ravdonikas, *Staraja Ladoga (Ladoga la Vieille)*, part. II, dans „Sovetskaja Arheologia“, t. XII, 1950, p. 7—40. D'après P. Tretiakov (*Les peuples slaves de l'Est*, p. 215), la ville de Ladoga fut fondée au VIII^e siècle sur l'emplacement même d'une localité plus ancienne encore. Selon ce savant, Ladoga était un centre très important de production d'artisans, et un entrepôt commercial servant d'intermédiaire dans les relations commerciales des peuples slaves de l'Est avec les peuplades finnoises du Nord et baltes, et ensuite, à partir du IX^e siècle, avec les Scandinaves.

⁶ Ravdonikas, op. cit., p. 40. Ce fait réfute l'hypothèse de L. Niederle (*Antiquités slaves*, p. 631) d'après laquelle il n'y aurait pas de produits d'ambre jaune dans le nord de la Russie kievienne, sur le lac Ladoga.

⁷ *Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 11.

dirhems entre l'embouchure de la Néva et celle de la Narova; et plus loin, elle suivait la côte septentrionale et occidentale de l'Estonie. On compte jusqu'à trente trésors de monnaies arabes découverts sur ces côtes¹. Cette voie à dû sans doute traverser les îles [de Björkö et de Kronstadt, comme ce fut aussi le cas pour la voie Lübeck—Novgorode la Grande, au XIII^e siècle, voie qui nous est connue grâce à un document hanséatique de 1258².

La voie menant du golfe de Finlande vers le bassin de la haute Volga est connue aussi d'Adam de Brême (XI^e siècle) qui raconte qu'au bout de la mer Baltique, dans l'arrière-pays des Suédois et de l'énigmatique „Terre des Femmes“³, demeurent les peuplades: des *Wizzi* (les *Wisū* des écrivains arabes, *Ves'* des sources russes), des *Mirri* (les *Meria* des chroniques russes, près de Rostov), des *Lami* (à corriger, sans doute, en **Iami*, les *Yam'* des chroniques russes, en Finlande du Sud, sur le golfe de Finlande) et des *Scuti* (les *Čud'* des sources russes, en Estonie du Nord). Ces peuplades sont voisines des Russes⁴. Cette nomenclature rangée au point de vue géographique, nous obtiendrons les

¹ Jakimowicz, *Sur l'origines des parures*, table X.

² Arne, *La Suède et l'Orient*, p. 14—15.

³ Adam de Brême comprend sous ce nom l'île appelée en estonien Naissaare (en suédois, Nargen), située au nord de Tallin. Le nom estonien de cette île signifie „île des femmes“. Voir à ce propos: T. Lewicki, *Północna kraina Amazonek w opisach średniowiecznych geografów arabskich* (*Le pays septentrional des Amazones dans les descriptions des géographes arabes médiévaux*), dans „Sprawozdania Polskiej Akademii Umiejętności“, t. XLIX, 1948, n° 7, p. 354; *Arabskie legendy o kraju Amazonek na północy Europy* (*Contes arabes sur les pays des Amazones dans le nord de l'Europe*), dans „Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego“, n° 33 (Philologie), cahier 3, 1957, p. 283—307.

⁴ M. Adami, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, l. IV, c. 14 (*Scriptores Rerum Germanicarum in usum scholarum ex Monumentis Germaniae Historicae* ed. G. H. Pertz, Hannoverae, 1846, p. 188—189). Sur les relations culturelles des Slaves orientaux avec les peuplades de l'Estonie et de la Lettonie dans le haut Moyen Age, voir l'article de Kh. Moora dans les „Kratkie Soobščeniia o doklady i polevyx isledovaniiax Instituta Istorii Materialnoj Kultury“, cahier XLVIII, p. 36 et suiv.

étapes particulières suivantes de la voie étudiée ci-dessus et menant du golfe de Finlande, par le lac Blanc, vers la Bulgarie sur la Kama: *Čud'* — *Yam'* — *Ves'* — *Meria*¹.

Malheureusement, les informations sur le secteur suivant de cette voie navigable font défaut. Elle se dirigeait probablement vers l'île de Oesel, où l'on a trouvé 8 trésors de dirhems arabes, et vers la côte occidentale de la Courlande, où l'on a trouvé 5 dépôts de ce genre². Les côtes de la Prusse marquaient le terme de cette voie, s'il s'agit du commerce d'ambre jaune. C'est là, sur le terrain de la Sambie, et plus loin, du côté de Elbląg (en allemand Elbing) à l'est de Gdańsk (Dantzig), dans la région de l'ancien *Truso*, qu'on a trouvé 5 trésors de monnaies arabes, sans compter un nombre plus grand de dépôts de dirhems groupés au fond de la Prusse, dans l'arrière-pays de cette localité³.

¹ Il résulte d'un passage de *Tafhim*, ouvrage du savant khorezmien al-Birūnī, écrit en 1029, que les habitants du Khorezm connaissaient l'existence, au XI^e siècle, d'une voie de communication qui reliait la Bulgarie sur la Kama avec la mer Baltique. Voici le passage en question (nous citons d'après la traduction allemande de A. Zeki Validi Togan, *Die Nordvölker bei Birūnī*, dans „Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft“, t. XC, p. 40):

„Und von ihm (dem Ozean) geht ab ein großer Golf (*ḥaliğ*) im Norden der *Šaqālība* (*fī šimāl al-šaqālība*), und er erstreckt sich [in das bewohnbare Gebiet] bis in die Nähe des Landes der muslimischen Bulgaren, und man nennt es *bahr waranğ* (Waräger-Meer)“.

Waranğ constitue la forme arabe du nom des Varègues (en vieux russe **Varjag*, ce qu'on prononçait, à l'origine, **Vareg*). A Zeki Validi Togan (op. cit., p. 45—46) compare la nomenclature arabe *Bahr Waranğ* („la mer des Waranğ“) avec le nom vieux-russe de la mer Baltique *more Varjažskoe* (**Varežskoe*), connu de la Chronique dite de Nestor (cf. *Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 11). Il s'ensuit qu'al-Birūnī considérait la voie navigable reliant la Bulgarie de la Kama avec le golfe de Finlande par la Šeksna, le lac Blanc, etc., comme une partie de la mer Baltique.

² Jakimowicz, *Sur l'origine des parures*, table X.

³ Ibid., l. c. Le feu professeur Jakimowicz (op. cit., p. 110) en s'appuyant sur le nombre considérable des „trésors“ de monnaies cufiques dans le bassin de la mer Baltique, a émis l'hypothèse que c'étaient exclusivement par la voie de la Volga et de la mer Baltique qu'étaient arrivées en Pologne, au IX^e et au X^e siècle, les monnaies arabes qu'on trouve souvent dans ce pays. Cette hypothèse est difficile à admettre, bien que l'importance de la voie Volga — la mer Baltique

Les côtes de la Prusse, et en particulier celles de la Sambie, se trouvaient au X^e et au XI^e siècle en liaison étroite avec la Russie du Nord. Al-Bakrī (XI^e siècle) < Ibrāhīm ibn Ya'qūb (aux environs de 965) parle des incursions russes en Prusse¹. C'étaient sans doute des bateaux de Ladoga ou de Novgorod la Grande. Les corsaires russes étaient probablement suivis de commerçants russes. En parlant de „l'île“ de Semland (Sambie), Adam de Brême constate qu'elle confine à la Russie². On ne peut interpréter cette information autrement que dans le sens qu'entre ces deux pays des relations étroites existaient, commerciales, sans doute, avant tout. Nous supposons que, réciproquement, des bateaux de commerce prussiens pénétraient jusqu'au golfe de Finlande et peut-être plus loin encore, jusqu'à Ladoga. Dans le fait, nous savons que les embarcations de commerce des Sambiens abordaient, au XI^e siècle, au port suédois de Birka³. Je crois que les bateaux partis de Iumne, ville située à l'embouchure de l'Oder, et allant à Ostrogard (Novgorod la Grande)⁴ par le lac de Ladoga, ainsi que d'autres, dirigés vers le même but, mais sortis du Danemark⁵, suivaient également le littoral méridional et oriental de la mer Baltique par la voie dont nous connaissons bien le secteur occidental, grâce au périple de Wulfstan (entre 870 et 890)⁶.

dans le commerce arabe de haut Moyen Age avec la Pologne septentrionale, surtout avec la Poméranie et la Prusse, nous paraisse certaine.

¹ *Relatio Ibrāhīm ibn Ja'qūb de itinere slavico, quae traditur apud al-Bekrī*. Edidit, commentatione et versione polonica atque latina instruxit T. Kowalski, Kraków, 1946, texte arabe, p. 5 et trad latine, p. 147. Sur Ibrāhīm ibn Ja'qūb, voir: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 525 et *Suppl.*, t. I, p. 410; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 189—192. Quant à al-Bakrī, voir: Brockelmann, *GAL*, I, 476 et *Suppl.*, t. I, p. 877—878; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 274—280.

² *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, ed. Pertz, p. 191.

³ *Ibid.*, p. 46—47. ⁴ *Ibid.*, p. 62. ⁵ *Ibid.*, p. 187.

⁶ Comme il résulte du périple de Wulfstan, ce voyageur partit (entre 870 et 890) de Haede (Haede-by, Haithabu) dans le Schleswig et parvint à Truso (sur le territoire de la ville actuelle d'Elbląg, Elbing en allemand) en 7 jours, en naviguant le long du Weonodland (pays des Slaves); voir: Labuda, *Excerpta*, p. 69 (texte). La ville de Truso et l'Estland (la Prusse) constituaient le but principal du voyage de Wulfstan qui, dans le récit de son périple, donne une intéressante description de la vie des anciens Prussiens; voir: Labuda, *op. cit.*, p. 85—86 (texte) et p. 146—160 (commentaire).

A la chute de Truso, nous supposons que le rôle de ce marché incombait à la ville voisine de Gdańsk (en allemand Dantzig), où l'exploration menée actuellement par le prof. K. Jazdzewski révèle des quantités considérables de matière première et de demi-produits de succin provenant des couches du XI^e et du XII^e siècle¹.

Nous trouvons d'autres renseignements sur l'ambre jaune balte dans l'ouvrage du médecin arabe Ibn al-Ğazzār, intitulé *al-Itimād fi 'l-adwiya al-mufrada*. Cet auteur a vécu à Kairouan, ville située en Tunisie actuelle, dans la seconde moitié du X^e siècle (il mourut en 1004)². Le passage relatif à l'ambre jaune fut publié, avec une traduction allemande, par G. Jacob, qui se base sur les deux manuscrits de l'oeuvre d'Ibn al-Ğazzār connus de lui: celui de Florence et celui de Munich³. Nous citons, en abrégé, d'après cette publication, le passage de l'ouvrage d'Ibn al-Ğazzār qui nous intéresse:

والكهربا... وهو مصباح الروم وهو صمغ صافى اصفر فيه شىء
من المرارة يوتى به من ارض الروس [الروم: var.]... من الجسد ☆

„L'ambre jaune... est nommé [aussi] „lanterne de Rūm“ (dans le texte: *miṣbāḥ ar-Rūm*). C'est de la résine pure, jaune et

¹ Voir à ce propos: A. Gieysztor, dans le „Przegląd Zachodni“, t. VII, 1951, cahier 1—2, p. 232 et 233. Les origines de la ville de Gdańsk remontent au X^e siècle.

Il paraît que c'est par la voie dont nous venons de donner la description que l'ambre balte parvenait jusqu'au bassin de la Volga moyenne, dès la période néolithique. Une des principales étapes de cette route mer Baltique — Volga était sans doute la rive orientale du lac Blanc. C'est dans un village dit Kargulino, non loin du lieu où le fleuve Śeksna sort du lac pour se diriger vers la Volga, que l'on a découvert, en 1948, un „trésor“ d'ambre jaune balte. Voir à propos de ce dépôt ainsi qu'à propos d'autres dépôts d'ambre néolithiques: Aarne Äyräpää, *Neue Beiträge zur Verbreitung des Bernsteins in Kammkeramischen Gebiet*, „Światowit“, t. XXIII, Varsovie, 1960, pp. 235—247.

² Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 238 et *Suppl.*, t. I, p. 425.

³ Jacob, *Neue Beiträge*, p. 366—367.

amère au goût. On l'importe de la terre des Russes (dans le texte: *ar-Rūs*)...¹.

La dénomination de „lanterne de Rūm“ (ar. *miṣbāḥ ar-Rūm*) qu'Ibn al-Ğazzār applique à l'ambre jaune, est fort intéressante. Le premier terme de cette expression semble assez clair. Il s'agit sans doute dans ce cas de la transparence et de la couleur jaune ou rouge de cette sorte de succin auxquelles songe l'auteur arabe. Le terme *Rūm* signifie ici probablement, „Byzance“. Cela indiquerait que l'ambre jaune a été importé de Byzance en Afrique du Nord, patrie d'Ibn al-Ğazzār. Ce produit parvenait à Byzance sans doute par la voie la plus courte, celle qui reliait la mer Baltique à la mer Noire et à Constantinople, c. à. d. par la voie navigable du Dniéper, ce *put' iz Variag v Greki* („la voie menant du pays des Varègues en Grèce“) que mentionne la Chronique dite de Nestor²; il était importé peut-être par des marchands russes qui affluaient en assez grand nombre à Constantinople, comme il résulte de l'accord entre Byzance et Igor, duc de Kiev, de l'an 945³. Les relations commerciales entre les pays baltes et Constantinople remontent apparemment à une époque plus reculée encore; on peut, en effet, prouver leur existence dès le milieu du VI^e siècle. Rappelons à ce propos le passage de l'historien Jordanès, écrivant à cette époque et qui parle des marchands de nationalité suédoise (dans le texte: *Suehans*) qui expédiaient à Byzance, *in usum Romanorum* d'après la nomenclature dont se servit Jordanès, par l'entremise d'innombrables nationalités, de précieuses fourrures de zibeline⁴. D'autres marchandises du Nord, et parmi elles le succin, parvenaient sans doute par la même voie à Byzance.

Que Byzance a été connue en ce temps-là comme entrepôt du commerce d'ambre jaune, d'autres sources encore nous l'apprennent. Ainsi, p. ex., l'*Histoire de la dynastie chinoise T'ang* (618—907)

¹ Le manuscrit de Florence présente ici la variante الروم *ar-Rūm* „Byzance“ au lieu de الروس *ar-Rūs*.

² *Povest' vremennyx let*, ed. Lixačev et Romanov, t. I, p. 11.

³ Ibid., t. I, p. 34—39.

⁴ *Get.* III 21. Voir aussi, sur ce passage de l'ouvrage de Jordanès: J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 513.

nomme aussi l'ambre jaune parmi les produits du pays *Fu-lin* (Byzance)¹.

La suite de l'information d'al-Ğazzār prouve qu'il ne considère pas Byzance comme la patrie du succin. Il dit notamment que l'ambre jaune est importé du pays des Russes. Nous croyons y reconnaître une allusion au rôle joué dans l'importation de l'ambre jaune balte à Constantinople par les marchands russes cheminant par la voie de Kiev et probablement aussi par celle de Ladoga et de Novgorod la Grande.

Nous devons aussi un témoignage intéressant sur cet ambre au médecin et mathématicien arabe, originaire d'Espagne, Abu 'l-Ğāsim Aḥmad ibn 'Abd Allāh al-Ğāfiḳī al-Andalusī (écrivain en 1034 ou 1035)². Il se trouve dans le fragment de son oeuvre pharmaceutique cité par Ibn Bayṭār (mort en 1248)³. Voici les passages les plus importants du fragment en question⁴:

الغافقى هي صِنْفَانِ مِنْهَا مَا يَجْلِبُ مِنْ بِلَادِ الرُّومِ وَالْمَشْرِقِ وَمِنْهَا مَا
يُوجَدُ بِالْأَنْدَلُسِ فِي غَرْبِهَا عِنْدَ سَوَاحِلِ الْبَحْرِ تَحْتَ الْأَرْضِ ... وَهُوَ
أَحْسَنُ وَأَصْفَرُّ وَأَصْلَبُ مِنَ الْمَشْرِقِيَّةِ وَأَقْوَى فِعْلًا وَآخِرُنِي الْخَيْرِ أَنَّهَا
رَطُوبَةٌ تَقْطُرُ مِنْ وَرَقِ الدَّوْمِ ... وَقَدْ يَوْجَدُ فِي دَاخِلِهَا الذَّبَابُ وَالتَّبَنُ
وَالْمَسَامِيرُ وَالْحَجَارَةُ وَالنَّمْلُ ☆

„Al-Ğāfiḳī [dit: Il y a de l'ambre jaune] de deux sortes: la première arrive du pays Rūm et de l'Orient (dans le texte: *al-Mašriḳ*) et [la seconde] se trouve en Espagne (dans le texte *al-*

¹ N. J. Bičurin, *Sobranie svedenij o narodax obitavšyx v srednej Azii v drevne vremena* (Recueil de relations sur les peuples habitant l'Asie centrale dans les temps anciens), Moscou—Leningrad (= Bičurin, *Recueil*) 1950, z. II, 331.

² Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 224 et *Suppl.*, t. I, p. 401—402.

³ Voir sur cet auteur: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 492 et *Suppl.*, t. I, p. 896.

⁴ Éd. de Bülāḳ, 1291 de l'hégire (1874/75 de n. è.), t. IV, p. 88. Nous citons ce fragment d'après le texte corrigé par Jacob (*Neue Beiträge*, p. 370).

Andalus) de l'Ouest, aux environs de la rive maritime, sous terre... Celle-ci est plus belle, plus jaune et plus dure que la sorte orientale, et plus efficace aussi, à l'emploi¹. Un homme bien renseigné m'a informé que c'est là une humeur (résine) qui dégoutte des feuilles du palmier *dūm*... A l'intérieur [de l'ambre jaune] se trouvent des mouches, de la paille, des clous (?), des cailloux et des fourmis“.

Comme nous venons de le constater plus haut², les écrivains médiévaux comprenaient généralement sous le terme *Rūm* — Byzance et les Byzantins. L'information d'al-Ġāfiḳī confirme par conséquent l'importance de Byzance comme entrepôt du commerce de succin. Pourtant, selon cet écrivain, Byzance n'est point la source unique de ce produit pour les pays arabes. Il constate notamment que l'ambre jaune est importé également de l'Orient, en arabe *al-Mašriḳ*. On comprenait sous ce terme, dans les pays arabes de l'Ouest, c. à. d. en Espagne et au Maghreb (Afrique du Nord), soit toute la partie orientale du Califat, soit, en premier lieu, les régions situées à l'est de Bagdad, jusqu'aux confins de l'Inde et aux steppes de l'Asie centrale³. Mais à la fin du X^e siècle, époque rapprochée du temps des activités d'al-Ġāfiḳī, la dénomination *al-Mašriḳ* possédait encore une autre signification. Selon le géographe arabe al-Muḳaddasī, elle correspondait à l'ensemble des trois provinces situées au nord-est de l'ancien Califat abbaside: le Siġistān, le Ḥorāsān et la Transoxiane (y compris le Khorezm), c'est-à-dire au territoire embrassant la partie nord-est de la Perse actuelle, l'Afghanistan, Boukhara et Khiva, et formant au X^e siècle l'État samanide⁴. Si nous admettons qu'al-Ġāfiḳī s'est servi du terme *al-Mašriḳ* dans cette acception, il faudra supposer que cet auteur avait en vue l'ambre jaune balte importé dans les pays arabes par la Bulgarie de la Kama, le Khorezm et l'État des Samanides⁵.

¹ Il s'agit ici de la thérapeutique.

² Voir ci-dessus, p. 26.

³ Voir sur cette dénomination: W. Tiesenhansen (Tizengauzen), *Monety vostočnogo ḫalifata*, Saint Petersburg, 1873, p. XXI et index, p. 361, s. v. *al-Mašriḳ*.

⁴ Al-Muḳaddasī, *Aḥsan at-taḫāsim*, éd. de Goeje, p. 260.

⁵ Sur la voie mer Baltique-Bulġār-Khorezm, voir: ci-dessus, p. 12—25.

Reste encore à résoudre le problème de l'ambre jaune espagnol. Al-Ġāfiḳī est l'unique auteur arabe (exception faite pour ad-Dimašḳī qui dépend de lui à cet endroit)¹ à parler des côtes d'Espagne en tant que lieu où l'on trouve du succin. Cette information a une apparence de vérité, car nous savons en effet que dans la région de Santander on trouve de l'ambre jaune apparenté à celui de la Baltique par ses qualités extérieures². Il faut souligner en tout cas que la production espagnole d'ambre jaune n'avait qu'une importance locale et l'on ne peut admettre que cette marchandise ait constitué objet d'exportation. Nous savons, au contraire, que l'on importait de l'ambre jaune en Espagne du Nord, dès les temps les plus anciens³.

Ibn Sīnā (Avicenne), philosophe, médecin, astronome et théologien espagnol provenant de Boukhara (*vixit* 980—1037), s'occupe, lui aussi, de l'ambre jaune dans un chapitre à part de sa grande oeuvre médicale *al-Kānūn fi 't-tibb*⁴. Il souligne la couleur jaune ou blanche du succin (c'est-à-dire qu'il songe à l'ambre jaune balte que caractérise ce trait) et il explique l'étymologie persane de la dénomination arabe de ce produit. Il parle aussi de son application en thérapeutique⁵. Il est à regretter que le pays d'origine de l'ambre jaune n'intéressât pas ce savant.

¹ *Cosmographie de Chems ed-dīn Abou Abdallah Mohammed ed-Dimichqui*. Texte arabe, éd. M. A. F. Mehren. Réimpression, Leipzig, 1923, p. 75—76; *Manuel de cosmographie du Moyen Age*. Traduit de l'arabe „Nokhbet ed-dahr fi adjaib-il-birr wa'l-bah'r“ de Shems ed-dīn Abou 'Abdallah Moh'ammed de Damas et accompagné d'éclaircissements par A. F. Mehren, Paris—Copenhague—Leipzig, 1874, p. 195. Sur ad-Dimašḳī, voir: Brockelmann, *GAL*, t. II, p. 130 et *Suppl.*, t. II, p. 161; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 382—386; Lewicki, *Le monde slave*, p. 379—381.

² Jacob, *Neue Beiträge*, p. 361.

³ J. de C. Serra-Ratols, *Bernstein und Bernsteinartefakte*, dans Ebert, *Reallexicon der Vorgeschichte*, t. I, p. 443—444. En Espagne musulmane, les produits d'ambre jaune étaient fort appréciés. Le prince de Séville al-Mu'tamid, qui vécut au XI^e siècle, possédait une figurine faite de cette matière, ornée d'or, de perles et de pierres précieuses et qui valait 500 pièces d'or; voir H. Pérès, *La poésie andalouse en arabe classique au XI^e siècle*, Paris, 1937, p. 335.

⁴ Sur cet auteur, voir: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 452—458 et *Suppl.*, t. I, p. 812—828.

⁵ Éd. de Būlāḳ, 1294 de l'hégire (= 1877 de n. è.), p. 338.

Al-Birūnī, l'écrivain arabe mentionné plus haut, apporte de très intéressantes informations concernant le succin, dans son oeuvre *Kitāb al-Ġamāhir fī ma'rīfat al-ġawāhir*, écrite entre 1040 et 1048¹. Al-Birūnī provenait du Khorezm, pays entretenant, comme nous l'avons constaté plus haut², des relations commerciales étroites avec la Bulgarie sur la Kama et avec tout le reste de l'Europe du Nord-Est. C'est pour cette raison que ses informations concernant l'ambre jaune sont pour nous d'une importance toute particulière. Al-Birūnī consacre au sujet du succin un chapitre à part de l'ouvrage mentionné³. Le contenu de ce chapitre se compose soit de textes empruntés à des écrivains antérieurs, al-Kindī nommé plus haut par exemple, soit d'informations recueillies par l'auteur lui-même de la bouche de divers informateurs. Voici les passages les plus importants de la partie originale du chapitre en question⁴:

وانما اوردت ذكر الكهربا لان اترك الشرق يرغبون منه فيما عظم
حجمه وحسن لونه ويحزنونه خزن الحثو ويؤثرون الرومي منه
لصفائه واشراق صفوته ولا يلتفتون الى الصينى الذى يكون عندهم
لتخلفه عن الرومي فيما ذكرت ولا يذكرون لسبب الرغبة فيه سوى
دفع مضرة عين العائن... و[الكهربا] بالبحرين... احدهما بحر الزنج
في جانب الحر والآخر بحر الصقالبة الكائن في جانب البرد ☆

„Je rapporte ici [les informations] sur l'ambre jaune, parce que les Turcs d'Orient (dans le texte: *Atrāk aš-šarq*) le convoient, surtout [sous forme] de grandes mottes à belles couleurs. Il le conservent dans des cassettes faites de corne de rhinocéros

¹ Voir ci-dessus, p. 3—4.

² Voir ci-dessus, p. 10—15 et passim.

³ Ed. de Krenkow, p. 210—212.

⁴ Ibid., p. 210—211.

(ou: dent de narval, dans le texte: *ḥutū*)¹. Ils préfèrent la qualité de Rūm, par égard à sa pureté et à sa couleur d'un jaune luisant, et ils ne s'intéressent pas au succin de Chine qui se trouve chez eux, parce que [ce dernier] diffère du byzantin (dans le texte: *rūmī*) [dans ces traits] que j'ai mentionnés. Ils (c. à. d. les Turcs d'Orient) donnent pour raison de cette demande que [l'ambre jaune] combat le préjudice causé par le mauvais oeil ... Il se trouve dans deux mers...: la première, c'est la mer des Zang², dans les régions chaudes [du globe], la seconde — c'est la mer des Slaves (dans le texte: *Baḥr aš-Šakālība*) en régions froides“.

Par „Turcs d'Orient“ décrits par al-Birūnī, il faut sans doute comprendre les peuplades turques demeurant à l'est de la frontière nord-est de l'ancien Califat abbaside, en premier lieu en Kashgarie et en d'autres régions du Turkestan oriental (chinois). La mention que le succin chinois ne manque pas dans cette région l'indique assez clairement. Si nous entendons de cette manière la dénomination ci-dessus, il deviendra évident que la qualité d'ambre jaune dit „byzantin“ (ar. *rūmī*)³ dont la description dénonce son origine balte, parvenait, dans la première moitié du XI^e siècle, en territoire du Turkestan oriental, hors des frontières du Califat. Cela n'équivaut pas à dire que ce produit aurait été importé exclusivement par l'entremise de Byzance, comme ce fut le cas pour l'Afrique du Nord⁴. Nous croyons au contraire que ce succin arrivait chez les Turcs d'Orient surtout par l'entremise du Khorezm.

Dans les derniers mots du fragment cité, al-Birūnī dit que l'ambre jaune européen provient de la „mer Slave“ (aussi „mer des Slaves“). Par cette dénomination, al-Birūnī entend évidemment la mer Baltique, appelée ainsi à cause des peuples slaves demeurant sur son littoral sud. Le géographe arabe Ibn al-Faḫīh al-Hamadānī, écrivant au commencement du X^e siècle, emploie

¹ Voir sur le sens de ce mot chez les écrivains arabes du XI^e et du XII^e siècle: V. Minorsky, *Marvazī*, p. 82—83 (§ 27 du commentaire).

² Ainsi appelaient les anciens géographes arabes la partie occidentale de l'océan Indien.

³ Voir ci-dessus, p. 26.

⁴ Voir ci-dessus, p. 25—26.

déjà le même terme pour désigner la mer Baltique¹. Dans un autre de ses ouvrages, al-Bīrūnī appelle la mer Baltique: *Bahr ar-Rūs wa 's-Šakālība* („mer des Russes et des Slaves“)². On importait sans doute le succin des régions baltes par la voie de la Volga au Bulgār, d'où, par le Khorezm, il parvenait au Turkestan oriental.

L'information sur le rayon d'action, si loin poussé, de l'exportation de l'ambre jaune balte se trouve confirmée par la note que renferme l'ouvrage d'un autre auteur, originaire des marches du nord-est de l'ancien Califat abbaside, à savoir d'al-Marwazī. Cet écrivain naquit à Marw, une des principales villes du Ḥorāsān (Iran du Nord-Est). Nous ne savons que très peu sur sa vie. Il a vécu assez longtemps, séjournant généralement dans sa ville natale. Il a été au service du sultan seldjoukide Malik-Šāh (1072—1092) et de ses successeurs. Vers 1120, il écrivit un traité d'histoire naturelle intitulé *Ṭabā'ī' al-ḥayawān*, dont V. Minorsky publia plusieurs chapitres à contenu géographique, concernant la description de la Chine, des pays turques et de l'Inde³.

Voici une information sur l'ambre jaune, que donne al-Marwazī au chapitre VIII, consacrée à la Chine (dans le texte: *aṣ-Šīn*)⁴:

وتجلب اليهم العاج والكندر والكهرباء الفصوصى الصقلبى الذى
يقطر صمغاً من الاشجار فى بحر الصقالبة لأن بالصين كهرباء يضرب
الى السواد فلا يرغبون فيه ويرغبون فى الفصوصى ليتحلوا به ويزعمون
انه ينفع من الاصابة بالعين ☆

„On y importe (c. à-d. en Chine) l'ivoire, l'encens [et] l'ambre jaune slave (dans le texte: *aṣ-šaklābī*) véritable⁵, qui dégoutte

¹ T. Lewicki, *Baltyk w opisach autorów arabskich IX—X w.* (*La mer Baltique chez les auteurs arabes des IX^e—X^e siècles*) dans le „Przegląd Orientalistyczny“, cahier 1, Wrocław, 1949, p. 58.

² Zeki Validi Togan, *Die Nordvölker bei Bīrūnī*, p. 14.

³ Sur cet auteur, voir ci-dessus: p. 13 et note 3.

⁴ Minorsky, *Marwazī*, texte arabe, p. 5 et trad., p. 16—17.

⁵ Ou bien: „dans le genre de chaton“ (dans le texte: *fuṣūṣī*).

sous forme de résine des arbres [poussant dans les régions situées sur] la mer Slave (dans le texte: *Bahr aṣ-Šakālība*). La raison [pour laquelle on l'importe], c'est qu'en Chine n'existe [que] le succin noirâtre, laquelle sorte n'est pas demandée. [Les Chinois] recherchent [l'ambre jaune] véritable (dans le texte: *fuṣūṣī*) pour [la fabrication] de leurs ornements. Ils prétendent que l'ambre jaune est efficace contre le regard maléfique“.

L'éditeur de l'oeuvre d'al-Marwazī suppose que ce paragraphe s'appuie sur un renseignement oral contemporain à l'auteur et provenant des importateurs khorezmiens de l'ambre jaune, qui transmettaient ce produit plus loin vers l'est, jusqu'en Chine. Cette information rappelle fort par son contenu celle que l'on trouve chez al-Bīrūnī au sujet de l'ambre jaune.

Selon al-Marwazī, on importe l'ambre jaune slave en Chine (ar. *aṣ-Šīn*). Il n'est pas clair s'il faut entendre cette information textuellement, ou bien s'il s'agit uniquement des peuplades turques de l'Est, subissant un certain ascendant de la Chine ou appartenant à la sphère des influences culturelles de ce pays. Une confrontation avec la note d'al-Bīrūnī témoignerait en faveur de la seconde hypothèse, bien qu'il soit à retenir que l'ambre jaune, le balte surtout, a été un produit excessivement recherché en Chine proprement dite. Le seul fait que des notes à son sujet avaient été scrupuleusement insérées dans les chroniques chinoises, dans les descriptions de produits fournis par des États plus ou moins éloignés, en est une preuve suffisante. Déjà l'*Histoire de la dynastie cadette Han*, écrite en 424, mentionne l'ambre jaune parmi les produits de Rome (en chin. *Ta-tsin*)¹. *Peï-su* („L'Histoire des dynasties du Nord“), embrassant la période de 386 à 618 de n. è., parle de l'ambre jaune au pays *Fu-lu-ni*, situé au nord de la Perse². Les Chinois sont aussi au courant du rôle que jouait le Khorezm dans le commerce d'ambre. En effet, l'*Histoire des dynasties du Nord* énumère parmi les produits principaux de ce pays (appelé en chinois *Hu-si-mi*, *Ho-li-si-mi* ou bien *Hu-siun*) l'argent et l'ambre jaune³. Il s'agit ici, sans conteste, de l'ambre jaune balte importé au Khorezm à travers le territoire de la

¹ Bičurin, *Recueil*, t. II, p. 226.

² Ibid.

³ Ibid., t. II, p. 264.

future Bulgarie sur la Kama, peut-être par l'entremise des Khazars qui étaient déjà, à cette époque, établis sur la Volga inférieure¹. L'histoire de la Chine *Weï-su*, écrite avant 572 et concernant les événements de 385 à 550, mentionne l'ambre jaune parmi les cadeaux envoyés de Perse à la Chine². Ces informations ne sont pas d'ailleurs isolées³.

Quant au succin noirâtre chinois dont parle al-Marwazī, il s'agit peut-être du succin nommé birmite, importé en Chine de la Birmanie septentrionale⁴. Actuellement, les Chinois apprécient fort cette sorte d'ambre⁵.

Nous sommes pauvrement renseignés sur l'ambre jaune par l'article consacré à ce produit dans l'oeuvre cosmographique d'al-Ḳazwīnī (écrivain du XIII^e siècle) intitulée *Kitāb 'Ağā'ib al-mahlūkāt*⁶. Cet auteur nous apprend que l'ambre jaune est une pierre de couleur jaune, parfois blanchâtre, possédant la propriété d'attirer la paille; au dire de gens, ce serait de la résine de noyer (ou plutôt du peuplier?) de *Rūm* (Byzance). Al-Ḳazwīnī note aussi l'emploi de l'ambre jaune en thérapeutique.

On trouve beaucoup d'intérêt à lire l'information renfermée dans le traité pharmacologique de Yūsuf ibn Ismā'il ibn al-

¹ D'après l'*Histoire de la dynastie T'ang*, le Khorezm (en chinois *Husiun* ou *Ho-li-si-mi*) confine au pays des Khazars (en chinois *He-sa*); voir à ce propos: Bičurin, *Recueil*, t. II, p. 315. Par ailleurs, il est question, dans la même source, de deux ambassades khorezmiennes près la cour chinoise: en 751 et en 762 (ibid., l. c.). C'est sans doute par la voie qui reliait la mer Baltique avec le Khorezm, et qui passait par le territoire habité par les peuples slaves de l'Est ainsi que par le territoire du futur État khazare, que sont venus en Volhynie, région située à l'ouest de Kiev, les objets d'art sassanide du V^e siècle, à savoir: quatre vaisseaux d'argent qu'on a trouvés dans les environs de la ville de Ostrog. Voir sur cette trouvaille: Hensel, *Le monde slave dans le haut Moyen Age*, p. 440.

² F. Hirth et W. W. Rockhill, *Chau Ju-kua on the Chinese and Arab Trade in the twelfth and thirteenth Centuries*, Saint-Petersbourg, 1911, p. 16, note 1.

³ Laufer, *Sino-Iranica*, passim.

⁴ Sur le succin birman, voir: Jacob, *Neue Beiträge*, p. 361.

⁵ Jacob, l. c.

⁶ Sur cet écrivain, voir: Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 481—482 et *Suppl.*, t. I, p. 882—883; Kračkovskij, *Lit. géogr. arabe*, p. 358—366; Lewicki, *Le monde slave*, p. 389.

Kabīr al-Ḥūbī (mort en 1311)¹. Le manuscrit de ce traité, conservé jadis à la Bibliothèque Royale de Berlin², a été mis en profit par George Jacob qui en publia le fragment concernant l'ambre jaune³. Malheureusement, l'éditeur ne donne pas le titre du traité. Il s'agit peut-être en l'occurrence de *Šarḥ mā waḳa'a min asmā' al-adwiyā' bi 'l-yūnāniyyi*, dont le manuscrit existe à la Bibliothèque de Cambridge⁴. Voici le passage en question:

كهربا معرب عن الفارسي من كاه ربا اي سالب التبن (التين ms.)
والظاهر انه صمغ الجوز او صمغ شجرة غيره وذكر لي صادق من جلابه
انه يجلبه من نواحي المشرق من نواحي الروس والبُلغار الشمالي الغربي
منه والشرق وانه صمغ اشجار في جبال عليها الثلوج حتى بصيف
يكون غيوت عظيمة تسليه وترى به الى البحر المائج ... ويطول
عليها الا زمان فيرى بسواحل البحر قطاعا مجتمعة متحجرة كما هي ...
ويجلب من المشرق والروم *

„*Kahrubā* (l'ambre jaune) est un mot arabisé [provenant] du persan *kāh-rubā*, ce qui signifie „attireur de paille“. On sait que c'est de la résine du noyer ou d'un autre arbre quelconque. Un des mes amis importateurs [d'ambre jaune] m'a raconté qu'on l'importe [en pays arabes] des régions orientales [dans le texte: *al-Mašriḳ*], du pays des Russes (dans le texte: *ar-Rūs*) et d'al-Bulḡār du Nord-Ouest. Quant à [la sorte] orientale, c'est de la résine d'arbres qui poussent en montagne, où la neige ne fond pas même en été, où il y a de grandes averses qui détachent l'ambre jaune et l'emportent vers la mer houleuse... Après un

¹ *Kitāb 'ağā'ib al-mahlūkāt*, ed. Wüstenfeld, p. 234.

² Sur cet auteur voir: Brockelmann, *GAL, Suppl.*, t. II, p. 168.

³ Voir: catalogue de Wetzstein, t. II, p. 1170.

⁴ Jacob, *Neue Beiträge*, p. 376—377.

⁵ Brockelmann, l. c.

long laps de temps, il apparaît sur le rivage sous forme de [mottes] compactes et pétrifiées, pareilles à celles [que nous connaissons]... On l'importe de l'Orient (ar. *al-Mašriḳ*) et de *Rūm*“.

Il résulte des dernières paroles de ce fragment que l'ambre jaune était importé en pays arabes soit d'*al-Mašriḳ* soit de *Rūm*. Il a été déjà question plus haut de la signification de ces termes: par le premier, il faut entendre la partie orientale de l'ancien Califat abbaside jusqu'aux Indes et à l'Asie centrale, ou ce qui convient mieux dans notre cas, les trois provinces de l'État arabe, situées au nord-est: le Siġistān, le Ḥorāsān et la Transoxiane y compris le Khorezm¹. La nomenclature *Rūm* signifie sans doute Byzance chez Ibn al-Kabīr, de même que chez la plupart des écrivains arabes.

Al-Mašriḳ n'est nullement la patrie de ce précieux produit dans l'opinion de cet importateur d'ambre jaune, informateur d'Ibn al-Kabīr. D'après lui, le succin provient de contrées encore plus éloignées, des pays des Russes et du Bulgār du Nord-Ouest, par laquelle dénomination l'informateur entend évidemment la Bulgarie sur la Kama. En effet, cette région était située au nord-ouest des provinces comprises sous le nom d'*al-Mašriḳ*. Les données d'Ibn al-Kabīr confirment ce qu'on a pu déduire des informations exigües d'al-Muḳaddasī sur la voie orientale de l'ambre jaune². Hélas! l'informateur en question ne dénomme pas les localités de Russie d'où le succin arrivait au Bulgār. Par égard à la grande importance de Novgorod la Grande et à ses relations commerciales avec le littoral balte au XIII^e siècle, époque de l'épanouissement du commerce hanséatique, on pourrait admettre que ce fut précisément cette ville qui servit d'intermédiaire dans le commerce du succin avec la Prusse appartenant alors à l'Ordre des Chevaliers Teutoniques.

On trouve aussi d'intéressants détails sur l'ambre jaune dans l'ouvrage d'ad-Dimašḳī (mort en 1327)³, contemporain d'Ibn al-Kabīr. Outre quelques précisions, que nous connaissons déjà grâce à des ouvrages antérieurs et qui sont probablement des emprunts faits à ceux-ci (p. ex. le détail concernant l'ambre

¹ Voir ci-dessus: p. 28.

² Sur cette voie, voir ci-dessus; p. 10—25.

³ Voir sur cet écrivain ci-dessus; p. 29 et n. 1.

jaune espagnol connu par l'ouvrage d'al-Ġāfiḳī¹, il apporte du nouveau. Mentionnons à titre d'exemple la dénomination — qui ne figure nulle part hormis chez ad-Dimašḳī — de la sorte la plus précieuse de l'ambre jaune: *aš-šamā'i* („de cire“). Frotté, le succin de ce type exhale un parfum pareil à celui du citron².

Nous acheverons cette revue des témoignages médiévaux arabes sur l'ambre jaune balte avec la note que nous devons à Dāwūd ibn 'Umar al-Anṭākī (mort en 1599 ou en 1596), Arabe provenant d'Antioche et écrivant au XVI^e siècle³. Dans son oeuvre, connue sous le titre abrégé de *Tadkira*, cet auteur donne sur l'ambre jaune l'information suivante⁴:

... ويجلب من داخل الكفا من نحو بلاد چركس من شجر بجبالها
 قيل هو الجوز ومنه مغربي ومشرق

„... On l'importe des régions situées en dehors al-Kafā [ville] dans le voisinage du pays des Tcherkess (en ar. *Čerkes*). [Il provient] d'arbres qui poussent dans la montagne; on dit que ce sont des noyers. Il y a deux sortes [d'ambre jaune]: l'occidental et l'oriental“.

La note que nous venons de citer paraît s'appuyer sur une source beaucoup plus ancienne. En effet, à la lumière de ce texte, *al-Kafā* (Caffa en Crimée) semblerait être l'entrepôt du commerce d'ambre jaune balte, puisqu'on nomme cette ville comme point de repère pour les territoires d'où le succin provient. On sait d'autre part que l'importance commerciale de Caffa se trouva réduite à néant par la prise de cette ville en 1475, lorsqu'elle passa aux Turcs Ottomans des mains des Génois. Par conséquent, il faut supposer que l'information notée par al-Anṭākī est due à une source ancienne, provenant peut-être même du XIV^e siècle ou, au plus tard, de la première moitié du XV^e.

¹ Voir ci-dessus; p. 27—28.

² *Cosmographie de Chems-ed-din Abou Abdallah Mohammed ed-Dimichqui* (texte arabe), éd. Mehren, p. 75—76.

³ Sur cet écrivain, voir: Brockelmann, *GAL*, t. II, p. 364 et *Suppl.*, t. II, p. 491—492.

⁴ Nous citons d'après l'édition de Jacob, *Neue Beiträge*, p. 378.

L'ambre jaune balte arrivait à Caffa non par la Bulgarie sur la Kama ou par Kiev, mais le plus probablement par Lwów, avec d'autres marchandises de l'Europe occidentale. Nous sommes en effet en possession d'un document qui atteste que l'ambre jaune a été acheté à Lwów, au moins jusqu'à 1399, par des marchands arméniens¹ provenant peut-être de Crimée, où les Arméniens furent très nombreux à cette époque.

Au terme de nos considérations, nous aimerions mettre en relief, une fois encore, les points suivants:

1. La dénomination arabe de l'ambre jaune est d'origine persane, ce qui semble indiquer que les Arabes ont connu ce produit grâce à l'entremise des Persans qui de leur côté ont connu l'ambre jaune tout au moins depuis le règne des Sassanides (III^e—VII^e siècle).

2. Les premières mentions des sources arabes concernant l'ambre jaune et auxquelles nous pouvons ajouter foi remontent au IX^e siècle. L'intérêt porté à ce produit dans les pays musulmans persiste, à ce qu'on peut déduire des sources littéraires dont nous disposons, pour le moins jusqu'à la fin du Moyen Age.

3. Les Arabes ont surtout connu l'„ambre jaune“ balte, de couleur blanchâtre, ou jaune et transparent, qu'ils appréciaient beaucoup. Certains écrivains arabes mentionnent aussi le succin espagnol qui ressemblait à l'ambre jaune balte; ils connaissent également le succin chinois, „noirâtre“ (sans doute: le birmite). En Orient, on se servait de l'ambre jaune aussi bien en thérapeutique (pays arabes) que comme de talismane repoussant le sortilège (les peuplades turques de l'Asie centrale et la Chine).

4. L'ambre jaune le plus connu dans les pays arabes fut celui que l'on importait du littoral balte, appelé parfois *aš-šaḫlabī* („slave“), parfois *ar-rūmī* („byzantin“), de l'État de Byzance (ar. *ar-Rūm*) qui servait autrefois d'intermédiaire dans le commerce de cet article. L'ambre jaune balte parvenait aux pays arabes (et en Chine) généralement par deux voies:

a) par la voie navigable de Sambie — golfe de Finlande — la Néva — lac Ladoga — lac Blanc — la Šeksna — la Volga —

¹ Voir à ce propos: Jacob, op. cit., p. 377, qui cite un ouvrage de v. Heister, dont il a omis de donner le titre.

Bulgarie sur la Kama (environs de Kazan), d'où des caravanes le transportaient au Khorezm, région située aux confins nord-est du Califat abbaside et servant depuis des siècles d'intermédiaire dans le commerce entre le Proche-Orient (et la Chine), d'une part, et les pays de l'Europe de l'Est d'autre part.

b) par la voie du Dniéper vers Constantinople et, plus loin, sur le continent vers Bagdad et vers d'autres métropoles musulmanes.

La présente étude n'épuise nullement l'ensemble d'informations quant à la connaissance de l'ambre jaune balte manifestée par les écrivains arabes du Moyen Age, ne fut-ce que pour la raison que beaucoup de sources, en grande partie manuscrites, nous n'ont pas été accessibles. D'autre part, nous avons sciemment passé sous silence certaines informations sur l'application du succin dans la médecine arabe; nous les avons considérées comme ayant un caractère trop spécial.